

## Vieilles choses... Vieilles gens !

Le sympathique député de Kamouraska aux Communes, M. Georges Bouchard, vient d'enrichir notre littérature d'un très joli volume qu'il a intitulé : *Vieilles Choses... Vieilles Gens*. Si feu Arthur Meyer n'avait pas tant vu de choses de ses yeux, M. Bouchard, qui est un observateur très attentif des choses de la campagne, eut pu donner à son livre le titre de *Ce que mes yeux ont vu*.

Nous savons que M. Bouchard, qui est un passionné des choses de la campagne, un observateur de goût, a vu tout ce qu'il raconte si bien dans son nouveau livre qu'attendaient avec impatience ses nombreux amis de Québec. Ces derniers, d'ailleurs, avaient lu assez régulièrement dans la *Presse* où l'auteur les avait déjà publiés, ces jolis croquis de la campagne, si vrais, si justes, si sympathiques, si beaux. Mais ils attendaient l'occasion de les relire sous la forme plus commode du livre.

Disons, en passant, qu'au point de vue matériel, ce petit volume se présente de façon très engageante avec sa couleur jaune pâle, de format commode et léger de forme, au point que dès qu'on l'a entre les mains, l'on éprouve une envie folle d'en couper les feuillets immédiatement et de le lire, tout d'une traite, jusqu'au bout.

Pourtant, ce n'est pas ainsi qu'il faudrait lire *Vieilles Choses... Vieilles Gens*. On doit plutôt déguster cela, tranquillement, par petites tranches, en gourmet. Mais voilà, de lire ce livre de cette manière là est la difficulté. L'on est porté à obéir à la première tentation ; on se laisse emporter par l'intérêt et l'on va jusqu'au bout ; mais alors, il faut recommencer...

*Vieilles Choses... Vieilles Gens* est comme une petite anthologie de chroniques délicieuses de fantaisie et de brio, remplies d'observations variées sur les mille et un aspects de la vie à la campagne, chez nos bons habitants ; de petites causeries alertes, pimpantes, vivantes, tout imprégnées des vivifiants parfums des champs. Cela sent la fleur de lavande à moi us que ce soit l'odeur âcre de la terre fraîchement remuée ou le parfum subtil des trèfles en fleurs et des foin fanés par un soir humide et chaud.

Ne cherchons pas cependant dans ces petites chroniques une observation intérieure profonde à la façon de D'Estauoié ni une psychologie ardue. Le recueil alors n'aurait plus sa raison d'être. Il n'eût pas été rempli de cet agrément et de cet esprit qui le rendent si franchement sympathique. Quelques-uns de ces croquis sont pleins de malice et de sincérité, et ce sont peut-être les meilleurs ; d'autres sont remplis d'une délicieuse émotion de poète et de patriote. Qu'on lise, sous cet aspect, par exemple, *La Maison Condamnée*.

M. Georges Bouchard est déjà l'auteur d'un autre beau livre *Premières Semaines* qu'il va rééditer heureusement et auquel on a fait une triomphale installation dans les libraries et dans les bibliothèques publiques et privées. A *Vieilles Choses... Vieilles Gens* qui fait si harmonieusement suite à *Premières Semaines* devraient échoir tous les succès : succès de librairie, succès de presse, succès d'estime littéraire. Ces petits croquis campagnards réunissent tout ce qu'il faut pour cela. Bref, il n'y a pas deux manières de dire d'un beau livre qu'il est un beau livre et *Vieilles Choses... Vieilles Gens* est un beau livre. Nous en félicitons notre excellent ami Georges Bouchard de qui nous attendons encore la réalisation de brillantes promesses pour la plus grande gloire de notre littérature nationale.

Damase POTVIN.

## ADIEU ! GRACIEUSE PETITE GOELETTE !

Il paraît que l'on comptait, voilà deux ans, dans le service de la navigation laurentienne, au delà de 400 petites goélettes sillonnant le fleuve et le golfe en tous sens. Or, durant ces deux dernières années, ce nombre a été réduit, dit-on, des deux tiers. Puis, voilà qu'on nous prédit que dans trois ans c'est à peine si dans toute l'étendue du golfe et du fleuve l'on comptera une dizaine encore de nos gracieuses petites goélettes à voiles.

Sur ces antiques embarcations l'on aura abattu les voiles pour les remplacer par un moteur à essence. Nécessité du siècle, du siècle de l'électricité ! Exigence de la concurrence dans le transport commercial ! Nos gens de Charlevoix et de la Gaspésie, vrai, s'accoutumeront difficilement de l'absence près des quais ou couchée à marée basse sur le sable mou de la grève de la svelte petite goélette. Quand elle ne grisait pas sur le flanc en attendant le prochain départ, on la voyait, au large, se balancer, gracieuse, au gré des flots ; et cela, semblait-il, depuis toujours. Il est vrai que même les bonnes gens des plus reculés de nos villages ont déjà connu, à peu près, comme ceux des villes, toutes les manifestations du progrès moderne. N'importe, ceux de la Côte seront sensiblement affectés par la disparition de la goélette, car ils ne pourront jamais la concevoir sans ses voiles grises battant à la brise et leurs yeux se détourneront du bateau noir qu'elle sera devenu bondissant sous les coups saccadés d'un huileux moteur à essence.

C'est comme ces paquebots, ces parvenus de la mer, qui ont détrôné, ou plutôt, qui ont fini par couler le coquet petit navire à voile dont la mâture immense bondissait svelte et légère dans les ciels d'apothéose des soleils couchants. Ce crime méritait un châtement et chaque année, on sait qu'il en coule de ces monstres marins venus des usines septentrionales. Sans compter qu'à côté de leurs gracieux concurrents d'autrefois, ils sont laids. Ils jettent une fumée noire en défi aux blanches façades ensoleillées qu'ils maculent. Ils sont tapageurs et encombrants ; leurs sirènes mugissent sinistrement ; leurs hélices tourbillonnantes terrifient les poissons. Ils sont couleur de suie car il leur faut du charbon, toujours du charbon pour leur appétit de rude travailleur. Les pêcheurs redoutent leur masse terrifiante quand elle perce le brouillard annoncée par des coups de sifflets lugubres ; puis ils passent comme des bolides et s'enfoncent en mugissant au travers les brumes pendant que les autres navires plus petits fuient, partout, apeurés.

Ces gros paquebots semblent de même race, en somme, que ces touristes qu'ils jettent au hasard d'un mouillage sur les quais des villes : ces robustes businessmen guêtrés de jambières qui jettent un regard furtif sur les paysages que leur a indiqué leur Boedeker puis, le temps de prendre un cliché, d'expédier une carte postale, d'adresser un message, partent. Un appel strident du monstre de fer les a ramenés à bord, dans ses flancs.

Avec la disparition des goélettes elle sera donc loin la beauté des voiliers d'autrefois qu'elles représentaient encore ; nous ne les connaissons plus que par les tableaux. Vaisseaux légendaires, ils furent les conquérants des îles fabuleuses revenant tout chargés des dépouilles arrachées aux terres lointaines et inconnues ; ils furent les découvreurs de nos Amériques ; nef mystérieuses, chères aux poètes ; galères ornées et pavoisées d'oriflammes... toute la poésie, toute la nostalgie des lents et périlleux voyages ; goélettes cabotières dont l'arrivée au printemps chargées de provisions de toutes sortes, procuraient tant de joie aux pêcheurs et aux colons perdus pendant six mois dans les glaces et les neiges... allons, peintres, hâtez-vous d'en fixer sur vos toiles, la gracieuse silhouette. Elles ne seront plus demain. Damase POTVIN.